

INTRODUCTION À LA RHÉTORIQUE

Les rhétoriques : la persuasion, les figures, l'ordre

À vue cavalière, on peut admettre qu'il existe, au moins, trois rhétoriques, ce qui veut dire trois grands domaines de sens correspondant à l'emploi du mot *rhétorique*. Celui-ci, on le sait, désigne historiquement l'activité de l'homme qui s'appelle en grec le *rhéteur*, en latin l'*orateur* : l'homme de paroles, celui qui parle en public. Qu'est-ce à dire ?

La première approche de la rhétorique, qui est aussi la plus forte, permet de situer justement l'enjeu : la rhétorique est d'abord une *praxis*, une action, un comportement. Il s'agit d'une pratique globalement définissable comme l'*art de persuader*. Immédiatement, on en voit le caractère social et culturel. Social, dans la mesure où l'on parle d'une attitude, de relations, de positions des individus humains à l'intérieur d'un cadre politique ou institutionnel de quelque sorte que ce soit, mais existant et subsistant d'après des usages, des mœurs, des lois, des codes, des rites dont l'observance ou l'inobservance fonde le jeu de la société. C'est dans cet univers que se meut la rhétorique : il n'y a pas de rhétorique solitaire, pas de rhétorique du désert ni de la retraite, pas de rhétorique du silence ni de la spéculation. Le monde de la rhétorique est celui de la vie, du mouvement, du déplacement, des communications et des rapports sociaux.

La dimension est aussi culturelle, avons-nous dit. Ce jeu social n'est pensable que dans l'histoire, à partir du moment où les groupes humains sont constitués autour de valeurs symboliques qui les rassemblent, les dynamisent et les motivent. Il faut pouvoir agir en fonction de ces valeurs, pour ou contre, mais, de toute façon, relativement à cet univers de signes, de croyances, d'intérêts. Il n'y a donc pas de rhétorique de pré-civilisation, ni de post-civilisation (si tant est que ce concept ait un sens), ni d'anti-civilisation, ni de barbarie, ni des décombres. Malgré l'affirmation anti-rhétorique de

Montaigne, qui ne relève que d'une vieille ruse de rhétorique, une société qui se délite, qui entre en déliquescence, ou, au contraire, qui se fige et s'appuie sur des totalitarismes aux valeurs de plomb, de mitraille ou de concentration, exclut toute possibilité de rhétorique, toute idée de jeu culturel, toute plasticité verbale. On ne peut pas penser une rhétorique du terrorisme, ni une rhétorique de la marginalité, ni une rhétorique de la langue de bois. Enfin, il ne saurait se déployer la moindre action rhétorique entre des personnes d'univers culturels réciproquement étrangers.

Qu'est-ce en effet que l'art de persuader ? C'est à la fois une technique, un talent et une virtuosité artistique. Le moyen de la persuasion est essentiellement le langage, avec la totalité de ses composantes, et sous sa forme extérieure la plus fugitive, la plus instable, mais aussi la plus vivante et la plus percutante : la parole individuelle. Cette parole est à envisager, c'est-à-dire à pratiquer, comme un tout orchestral : les phrases que l'on prononce avec les mots et les expressions que l'on a choisis, la voix, le regard et les gestes que l'on y met, les informations que l'on donne ou que l'on demande ou que l'on conteste, les raisonnements que l'on fait, la visée et les modalités qui nous animent. C'est donc un ensemble logico-discursif, ou stratégico-langagier, qui mêle le verbal, le psychique et le logique, le moral ou le sentimental et le social.

À quoi vise la persuasion ? D'abord, on peut préciser qui vise la persuasion : forcément les autres (à moins que l'on ne se dédouble et que l'on se parle à soi-même, dans une mise en scène sociale très élaborée, impliquant un niveau culturel fort avancé). Ces autres prennent la forme des récepteurs, auditeurs ou lecteurs, juges ou spectateurs. La persuasion consiste donc, du point de vue de celui qui parle, à agir sur les destinataires de son discours, pour leur faire avoir une opinion, pour leur faire éprouver un sentiment, pour leur faire ressentir une volonté. Très sommairement, on peut être amené à tenter de faire trancher une question par oui ou par non, sur la réalité d'un fait ou d'une assertion quelconques ; on peut être amené à faire s'interroger sur l'opportunité d'une décision à prendre ou d'une conduite à tenir, avantageuses ou inintéressantes ; on peut être amené à apprécier la valeur morale, de bien ou de mal, d'un comportement dans la société. Ce sont les trois grands genres de la rhétorique : le judiciaire, le délibératif, le démonstratif ; ils sont souvent d'ailleurs concrètement imbriqués dans un unique discours.

En fait, l'enjeu est énorme, et même exorbitant. Car l'art de la persuasion, manié avec prestige, c'est-à-dire avec autorité et brio, appuyé sur des connaissances techniques illuminées par le don propre et exercées par une solide pratique, confère à qui le possède un pouvoir considérable : on vise à faire penser aux gens ce qu'*a priori* ils ne pensent pas, à leur faire désirer ce qu'ils ne veulent pas ou ce qu'ils n'ont même pas l'idée de désirer, à leur faire ressentir

des sentiments qui au départ ne les avaient pas émus. Et l'on y arrive. Inutile de souligner combien cette maîtrise est consubstantielle à toutes les techniques, toujours très actuelles, de manipulation et d'intoxication : séduction, publicité, commerce, politique, religion, justice, management, idéologie, du duo aux groupes de masses, tout le champ des relations sociales est effectivement soumis à l'empire rhétorique. On argumente, ce qui est logique, pour convaincre, ce qui est moral, où l'on réussit seulement si l'on a persuadé, ce qui est affectif.

C'est donc là la rhétorique reine, la grande, la vraie, la seule. C'est en gros celle de *La Rhétorique* d'Aristote, le père fondateur. Cependant, il s'est développé, au fil du temps, une évolution dans l'emploi du mot ; cette évolution correspond en fait à un centrage sur l'un des moyens de la rhétorique fondamentale. Ce moyen, qui est exposé en détail dans la *Poétique* d'Aristote, est constitué par l'arsenal des figures (de rhétorique). Or, les figures, comme il est expliqué en long et en large dans ce livre, sont un ornement du discours, un des outils qui favorisent la séduction. Une tendance a ainsi consisté à insister sur ce moyen, à le privilégier parmi d'autres, ainsi que parmi d'autres fins partielles, au point que l'on a réduit quelquefois, et que l'on réduit parfois encore, la rhétorique, sa pratique, sa portée et son analyse, au seul jeu des figures. C'est évidemment abusif, mais c'est un regard possible. On y verra une rhétorique bien restreinte, liée au développement de l'art verbal et de l'esthétique.

Dans le même sens, enfin, s'est développée une troisième et ultime inflexion de la rhétorique, tendant à l'axiologie, c'est-à-dire à l'énoncé de jugements de valeur sur la qualité du produit (le discours, l'œuvre écrite). Cela a commencé dès l'Antiquité et s'est poursuivi sans cesse, avec une sorte d'éclat ou d'apogée du *xvi^e* au *xviii^e* siècle en Europe moderne, jusqu'aux cours de correction du « français » dans les grandes classes ou dans les classes supérieures. À force, en effet, de décrire comment s'organise un discours, voire des genres entiers, on en vient naturellement à dire comment *doit* s'organiser tel ou tel discours, indépendamment même des séances d'apprentissage de l'art. D'où la déviation, la déviance, vers une rhétorique du *jugement de goût* (*ceci est beau, ou est bien ; ceci est blâmable*, dans le choix des mots ou dans la construction de la phrase par exemple), avec une fâcheuse tendance à la confusion entre le moral, voire le social et le technique. On a vu se développer ainsi, durant les siècles classiques en France, d'innombrables ouvrages que l'on pourrait réunir sous le double titre emblématique : *Rhétorique française – De l'art de bien juger des ouvrages de l'esprit*. Cet ensemble regroupe en effet deux types de démarches, plus ou moins confondues par les auteurs. D'une part, on explique comment se déploie le discours efficace ; de là, on passe à l'examen des plus

ou moins grandes qualités de ce discours en lui-même, comme fin en soi, indépendamment de sa visée argumentative : on glisse de la sorte à une critique des beautés, de la valeur de virtuosité verbale, c'est-à-dire qu'on aborde le domaine de l'esthétique. D'autre part, une fois cette succession de pas franchie, on passe de l'autre côté, si l'on peut dire : on s'adresse plus spécifiquement à l'apprenti, pour lui expliquer comment écrire ou comment parler ; on juge carrément les œuvres écrites, les qualifiant de bonnes ou de mauvaises, de dignes ou de moins dignes, de convenables ou de grossières.

Qui ne voit que cette rhétorique du troisième type, cette ultrarhétorique, cette rhétorique prescriptive et policière, cette rhétorique des castes, pour naturelle qu'elle soit relativement à la tendance humaine à l'enfermement, au dogmatisme et au totalitarisme, n'en est pas moins, dans son principe, responsable de toutes les dérives exclusivistes de cet art, des réactions de rejet qu'il a suscitées sans cesse tout au long de sa longue histoire, et du déclassement réel dont a été victime toute la rhétorique, surtout, et durablement, en France. D'ailleurs, cette tendance maligne, peut-être aussi invétérée qu'inévitable, est à rapprocher d'une disposition traditionnelle dans le contenu même de la rhétorique : c'est l'idée, certes pas généralisée, d'une hiérarchie des niveaux de style selon les niveaux des genres. Sans entrer ici dans le détail que l'on trouvera exposé par le menu dans les différents articles *ad hoc* de ce dictionnaire, notons seulement que la tripartition des niveaux élevé, moyen et bas, correspondant à la fois à des types de discours, de genres et de textes, ainsi qu'à tel ou tel choix de vocabulaire, de tours de phrase et d'ornements divers, se mesure effectivement en termes hiérarchiques de valeur plus ou moins grande, plus ou moins forte : donc en termes de dignité sociale. Mais on n'insistera jamais assez sur le fait que cette tendance, incontestable, à l'axiologie stylistique n'a été, à aucun moment, ni acceptée par tous les rhétoriciens, ni généralisée dans la pratique, ni surtout également réfléchie dans le cours des temps. En outre, et ce n'est pas une mince consolation, ces mouvements du goût montrent le lien fondamental entre rhétorique et littérature, lien aussi ancien que tenace, et dont la véhémence, parfois insupportable, atteste simplement l'importance cardinale du plaisir, de la fascination et du charme que doit exercer tout discours s'il est vivant.

Définitions et problèmes de la rhétorique selon Aristote et Quintilien

Avant de se livrer à un bref parcours du domaine, on va prendre connaissance de quelques indications de base sur le sujet, fournies par les pères fondateurs eux-mêmes, Aristote puis Quintilien, sous forme de citations traduites du grec et du latin.

Aristote, avant de définir, montre l'utilité de la rhétorique. La

rhétorique est utile parce que le vrai et le juste ayant une plus grande force naturelle que leurs contraires, si l'on rend des jugements autrement qu'il ne conviendrait, c'est par les fautes de ceux qui ont pris la parole. Et, même si nous possédions la science totale, il y a des gens que nous n'arriverions pas à persuader, car le discours scientifique n'emporte pas, de soi, l'adhésion. Il doit donc exister un autre type de technique, qu'il faut apprendre : c'est la rhétorique. C'est aussi utile que de savoir se défendre physiquement. On a également intérêt à savoir persuader le pour et le contre, ce qu'on appelle les contraires, de manière à *n'ignorer point comment se posent les questions* et à pouvoir réfuter les arguments contre la justice. La rhétorique, poursuit Aristote en passant à la définition, *est la faculté de découvrir par l'intelligence ce qui, dans chaque cas, peut être propre à persuader. Aucune autre technique ni aucune autre science n'a cette fonction ; elle est bien la faculté de découvrir par l'esprit ce qui, sur toute donnée, peut persuader.* C'est donc une approche très technique, on le voit, que présente Aristote avec force.

Avec Quintilien, on a plus d'enveloppement et plus de miel. *La rhétorique est la science de bien parler*, ce qui détermine à la fois sa nature et son objet. On a pu contester son utilité, mais, comme tous les avantages de la civilisation, leur usage est entièrement neutre en lui-même, et toujours retournable en bien ou en mal selon les dispositions des hommes et selon les circonstances.

Certainement le Créateur ne nous a distingués du reste des animaux que par le don de la parole ; ils nous surpassent en force, en patience, en grandeur, en durée, en vitesse, en mille autres avantages, et surtout en celui de se passer mieux que nous du secours d'autrui. C'est la raison qui nous est donnée en partage, et qui nous associe en quelque manière aux dieux. Mais cette raison servirait peu, et ne pourrait se manifester, si nous ne pouvions exprimer nos pensées par la parole, qui en est l'interprète fidèle. C'est en effet ce qui manque aux animaux, bien plus que l'intelligence, dont on ne peut pas dire qu'ils soient entièrement dépourvus. Représentons-nous un muet : que fait en lui cet esprit céleste qui l'anime ?

Si donc les dieux ne nous ont rien donné de meilleur que l'usage de la parole, qu'y a-t-il que nous devons tâcher de perfectionner davantage et quel objet est plus digne de notre ambition, que de vouloir s'élever au-dessus des hommes par l'endroit qui les élève eux-mêmes au-dessus des bêtes ? Sans parler de l'avantage et du plaisir que trouve un orateur à défendre ses amis dans le besoin, à gouverner le sénat par ses conseils, à se voir l'oracle du peuple et le maître des armées, qu'y a-t-il de plus beau que de pouvoir tirer de la faculté de penser et de parler, qui est commune à tous les hommes, de quoi se faire un mérite supérieur et unique, au point que des paroles dans la bouche d'un orateur, comme dans celle de Périclès,

semblent être moins des paroles vraiment, que des éclairs et de la foudre?

La rhétorique est donc la science de bien parler (on peut considérer que ce qu'elle produit, c'est l'éloquence), *elle est utile, elle est un art* en tant que virtuosité technique exercée sur des connaissances théoriques appliquées, *elle est une perfection de l'esprit, elle est une vertu, et elle a pour objet tout ce qui peut tomber dans le discours*. Les principales qualités par où l'on atteint l'éloquence parfaite, et qui donc favorisent le succès de la rhétorique pour y conduire, sont *une certaine véhémence, une imagination vive, une opiniâtreté louable, et une énergie qui fait que tous les mots portent*.

On pose de la sorte que la rhétorique est un art. Le terme français est ambigu dans son histoire; on admettra que cela signifie d'une part une technique, appuyée sur une science, un corps de connaissances, d'autre part un certain résultat de cette technique, de cet art oratoire, qui, à travers l'éloquence ainsi produite et manifestée, réalise un beau discours. D'où la question lancinante et traditionnelle: la rhétorique peut-elle s'enseigner? Quelle est la part relative du don, de la nature, et de l'apprentissage dans la maîtrise que l'on peut en avoir?

Le problème vient d'une sorte de confusion entre l'effet et les moyens ou la raison des effets. On a plus haut évoqué la force du discours réussi: il paraît porté par un souffle absolument naturel, que personne ne saurait rattacher à un quelconque artifice. De même, chacun a pu constater combien, quelquefois, un homme inculte, pris dans une situation d'urgence particulièrement sensible, peut trouver et prononcer des paroles véritablement émouvantes, dans des propos parfaitement adaptés à la situation. Quintilien éclaire la question. *Où est l'homme non seulement assez ignorant, mais même privé de sens, pour s'imaginer qu'il y a de l'art à bâtir une maison, à mettre des laines en œuvre, à faire un vase de terre, alors que la rhétorique serait arrivée au point de grandeur où elle est sans le secours des règles?* Si la rhétorique est un don de la nature, il est certain que l'exercice ne saurait lui nuire, bien au contraire. *Tout ce que l'art perfectionne a pris sa source dans la nature*. La rhétorique est donc comme la médecine, l'architecture ou la musique: on est doué ou on ne l'est pas; mais si l'on n'apprend le corps de connaissances qui progressivement s'est constitué dans la matière, on reste fragile. De la science ou du naturel, lequel des deux compte le plus? *Les deux sont nécessaires pour faire un orateur accompli. Le naturel tout seul peut beaucoup sans la science, la science ne peut même pas subsister sans le naturel*. Si l'on possède les deux à un degré médiocre, c'est le naturel qui compte le plus. Mais si l'une et l'autre sont à un degré éminent, c'est la science qui compte le plus. Il en est comme d'une bonne terre et d'une mauvaise: cette dernière, quelque soin qu'on en prenne, sera toujours

stérile; la bonne au contraire rapportera d'elle-même, sans être cultivée, mais si on la cultive, la moisson sera abondante. Le chef-d'œuvre de l'art, c'est-à-dire de la science appliquée, réalisé à partir d'un bon naturel, vaut toujours mieux que la matière brute ou le don non travaillé les plus précieux. La rhétorique peut donc et doit s'apprendre.

Seconde question non moins lancinante et grave: quels sont les rapports de la rhétorique avec la morale? ou encore: la rhétorique est-elle immorale? Le problème est grave, dans la mesure où la rhétorique obéit à une sorte de radicalisme linguistique dont la seule modération est le but recherché: plaire et toucher pour persuader; ce radicalisme s'appuie d'autre part sur des bases argumentatives qui sont exclusivement la considération du vraisemblable (social, moral et culturel) et non pas de la vérité (scientifique). Cette force amoralisée a paru redoutable et condamnable, d'autant plus qu'elle a été historiquement jugée par rapport à l'univers grec des sophistes, dont Platon montrait que la virtuosité verbale constituait un défi permanent à la morale, à la vertu, à la justice. La mise entre parenthèses d'une opposition absolue entre le vrai et le faux (ce qui est une position intellectuelle) est ainsi interprétée comme une position socialement et moralement dangereuse.

Aristote envisage froidement le problème. *Objectera-t-on que l'homme peut nuire gravement en faisant un injuste usage de cette faculté ambiguë de la parole? À l'exception de la vertu, on peut en dire autant de tous les biens et de toutes les capacités, surtout des plus utiles: vigueur, santé, richesse, commandement d'armée*. Il faut distinguer la compétence, qui est hors du jugement moral, et l'intention, qui peut conduire à un comportement sophistique, surtout si l'on recherche systématiquement les arguments apparents plutôt que les plus fondés en raison. Avec Quintilien, on arrondit les angles. Si l'on dit une chose fautive à la place d'une vraie, c'est en connaissance de cause, et pour le plus grand bien, de même qu'un bon général doit savoir ruser. En outre, *déguiser la vérité, c'est tout à fait permis, même au sage, dans certaines occasions; et si un juge ne peut être ramené à l'équité que par le moyen des passions, il faut bien que l'orateur s'en serve, car souvent c'est un ignorant qui décide, et il faut le tromper pour l'empêcher de faillir*. Enfin, *la vraie éloquence, qui est le produit de la véritable rhétorique, la seule digne d'un honnête homme, est forcément une vertu*. On appelle vertus certains sentiments que nous tenons de la nature, qui nous portent à pratiquer des choses honnêtes que nous n'avons jamais apprises. Il est manifeste que nous naissons avec une certaine disposition qui nous fait prendre le parti des gens de bien, et parler pour eux dans le besoin, grossièrement à la vérité, mais de manière à nous faire juger que cette faculté de parler, que l'étude perfectionne, a ses racines en nous. Comment un orateur s'acquittera-t-il

d'un panégyrique, s'il n'a une parfaite connaissance de la morale? Comment sera-t-il capable de donner des conseils, s'il ne connaît et ne vise l'intérêt de ses clients? Comment plaidera-t-il une cause, s'il ignore la justice? S'il n'a de la constance et du courage, comment dira-t-il librement ses sentiments, au risque tantôt d'être la victime d'une populace séditieuse, tantôt d'encourir la haine des grands? L'art oratoire ne peut être parfait s'il n'est une vertu. L'homme surpasse tous les animaux par le privilège d'être né raisonnable et avec l'usage de la parole : l'éloquence définit donc avec la raison la vertu propre et spécifique de l'homme.

La rhétorique n'atteint son idéal que si le praticien est aussi l'homme honnête, l'homme vertueux, idéal.

Panorama historique

On peut maintenant essayer de proposer un très bref parcours historique dans la rhétorique, en se bornant à signaler simplement quelques repères majeurs. Dès le plus ancien éclat de la culture, dans l'univers occidental, la rhétorique régnait, si l'on en croit toute l'historiographie critique telle qu'elle s'est formée puis propagée à l'époque alexandrine et sous l'Empire romain : le premier et plus grand maître de tous les temps est évidemment Homère, chez qui l'on trouve *tous les modèles de tous les genres les plus totalement parfaits*. Tel est du moins la plus fondamentale affirmation de la rhétorique mythique. Parallèlement aux floraisons de la Grèce classique puis alexandrine, on cite souvent quelques noms prestigieux : Empédocle, Corax, Tisias, Gorgias, Trasymaque, Prodicos de Céos, Protagoras d'Abdère, Hippias, Antiphon, Alcidas, Isocrate, Théodecte, Hermagoras, Théophraste, Athénée, Denys d'Halicarnasse, le pseudo-Longin, Apollodore de Pergame, Théodore (on arrive à l'époque romaine). Au I^{er} siècle, il y aura Hermogène. Donc, à la fois des théoriciens et des praticiens. Les grands sophistes condamnés par Platon sont du nombre (comme Alcidas ou Gorgias). Le géant est Aristote (IV^e siècle avant J.-C.) : il règne sur la totalité de la rhétorique future. On se contentera de signaler que, pour Aristote, la rhétorique est essentiellement une technique positive d'argumentation, appuyée sur des procédés verbo-logiques extrêmement précis, dont la base est l'univers culturel du vraisemblable.

Dans le monde latin, on évoque généralement Caton l'Ancien, puis Brutus, Crassus, César, et Cicéron (I^{er} siècle avant J.-C.). Quintilien est du I^{er} siècle. Cicéron est donc l'autre figure absolue, considérée surtout comme représentant l'orateur idéal, indépassable, selon tous les tons, toutes les circonstances, tous les styles, toujours à la fois parfaitement modéré, parfaitement ample, parfaitement véhément, parfaitement élégant. On retrouve, beaucoup plus histo-

riquement posé, le problème d'Homère, car, dans la mesure où Cicéron est d'abord un praticien, c'est en tant que praticien que l'on est bien obligé de l'évaluer par rapport à ses deux illustres prédécesseurs grecs, purement orateurs, dont nous n'avons pas donné les noms dans la liste précédente, aussi différents entre eux que tous par rapport à Cicéron : Périclès et Démosthène, les Athéniens des V^e et IV^e siècles avant J.-C., pourtant universellement considérés aussi l'un et l'autre comme des idéaux indépassables. Il doit y avoir plusieurs demeures dans la maison du Père. Quoi qu'il en soit, Cicéron sera le phare de la rhétorique dans toute la tradition occidentale, qui se déterminera relativement à lui. On peut considérer *L'Institution oratoire* de Quintilien comme la somme éclairée récapitulant l'ensemble de la doctrine rhétorique antique. La rhétorique latine insiste davantage sur les valeurs de *décorum*, d'honnêteté, de vertu, de civilité.

C'est surtout la tradition latine qui a dominé le Moyen Âge, quitte à ce qu'il s'agisse de textes grecs traduits en latin, comme ceux d'Hermogène. Même si Cicéron est globalement invoqué comme emblème et autorité de principe, la rhétorique médiévale, qui croise souvent la grammaire, la logique, et ne restera pratiquement jamais à l'écart du développement de la scolastique, est d'abord une rhétorique technique, d'apprentissage, d'exercices. L'héritage de Donat et de Macrobie (des IV^e et V^e siècles) éclate alors avec les *commentaires* des grandes œuvres latines, à fins essentiellement pédagogiques. Les écoles de rhétorique, qui fleurissent durant ces siècles, annexent aussi le domaine littéraire, et notamment celui de la poésie. On y enseigne et on y commente les poètes, essentiellement pour décortiquer leurs procédés verbaux et pour favoriser ainsi la faculté oratoire en général, hors du champ particulier de la poésie, de tous ceux qui apprennent à parler et à écrire avec art. La poésie devient une *seconde rhétorique*, et les arts poétiques médiévaux s'intitulent des *arts de seconde rhétorique*, non pas seulement en tant que traité de poétique, mais en tant que manuels d'appui à la rhétorique générale.

C'est à partir du XV^e siècle que se propage, depuis l'Italie, la redécouverte d'autres sources antiques, dont le traité de Quintilien, les textes grecs dans leur abondance et, parallèlement, les œuvres des Byzantins, comme celle de Georges de Trébizonde. S'accroît dès lors une des idées cicéroniennes souvent obliées, et notamment dans l'esprit de la tendance classificatoire et hiérarchisante de la rhétorique au demeurant si formatrice des écoles médiévales : l'idée qu'il pourrait bien y avoir des excellences réelles, donc diverses, dans des genres différents. On doit pouvoir transcender un certain réductionnisme formaliste. Du XV^e au XVI^e siècle, on peut cristalliser autour de l'humaniste italien Politien (seconde moitié du XV^e siècle) l'insistance sur le rôle de l'individu, de la nature, du don

et de la subjectivité, voire de la *fureur* – insistance qui, à travers les commentaires de Politien sur les auteurs latins tardifs et à la rencontre des œuvres réétudiées des rhétoriciens grecs comme Denys d'Halicarnasse, Longin et Hermogène, recroise rhétorique et littérature *sur nouveaux frais*, met en valeur l'originalité et la créativité, et revivifie l'ancienne tradition de la rhétorique des passions et des mœurs.

Ensuite, jusqu'à l'aube du *xvii^e* siècle, l'effervescence de l'Europe rhétorique est dominée par les trois figures prestigieuses d'Érasme, de Scaliger puis de Juste Lipse, sans oublier le rôle de Ramus. Le trait majeur reste l'affirmation d'une rhétorique des caractères et des mœurs, de la personne et de l'individu, dans un climat en affinité profonde avec les dissensions religieuses, qu'elles se manifestent dans l'éloquence réformée ou, plus tard, dans celle de la Contre-Réforme et spécialement des Jésuites. En même temps, se déploie le goût de l'élégance et de l'éloquence attique. L'exploitation des vues d'Hermogène sur l'éloquence précisément démosthénienne oriente vers une conception non hiérarchique des formes d'expression, privilégiant la valeur de réussite esthétique. Le rôle le plus important d'Érasme, finalement, aura consisté à affirmer une sorte de cicéronianisme mitigé, éclairé par les réflexions sur les exigences du style épistolaire (que l'on peut rapprocher des enjeux, au siècle suivant, d'un style de la conversation), et nuancé par le souci du naturel et de la variation. On ajoutera cependant que l'autre fait marquant, absolument fondamental, et longtemps sous-estimé, de cette période, est l'influence parallèle de la rhétorique de Georges de Trébizonde, centrée sur le critère esthétique de la composition stylistique de la phrase et soutenue par les conceptions essentielles de l'aristotélisme.

Durant la période baroque, jusqu'à la fin du *xviii^e* siècle (ce que les Français appellent les siècles classiques), se déploie sensiblement la rhétorique normative et prescriptive, comme on l'a dit, allant vers la police du discours et des Belles Lettres, en liaison avec les problèmes du développement de la langue française, de la grammaire, des réflexions sur la rationalité. Indépendamment des travaux dans la mouvance de Port-Royal, au *xvii^e* siècle, puis des conceptions élaborées, au *xviii^e* siècle, par les professeurs de l'École Royale Militaire et par les rédacteurs de l'*Encyclopédie*, on citera, dans l'ordre chronologique, quelques noms importants, au carrefour alors typique de la rhétorique et de la littérature, de la logique et de la grammaire, de la pratique et de la critique : Malherbe, Vaugelas, Bary, Riche-Source, Ménage, Thomas Corneille, Andry de Bois-Regard, Bouhours, Lamy, Buffier, d'Olivet, Girard, Gamaches, Mauvillon, Cordemoy, Batteux, Condillac, Du Marsais, Beauzée. Lorsque ces rhétoriciens ne se consacrent pas à légiférer sur le *beau style*, ni à construire un système philosophique de la langue et de la raison,

ils orientent, il est vrai, la rhétorique vers la technique des figures (c'est la célébrité actuelle de Du Marsais). On notera également que s'est développée, alors, en parallèle, une sorte d'anti-rhétorique (une prétendue anti-rhétorique), une rhétorique du naturel et de la conversation, en liaison avec l'émergence des valeurs de civilité et de grâce, que l'on n'expliquait pas moins dans des manuels spécialisés (pensons au chevalier de Méré).

Le *xix^e* siècle a vu fleurir de nombreux ouvrages de rhétorique, essentiellement réalisés par des professeurs, et donc la plupart marqués d'un aspect solidement didactique et scolaire. À l'époque impériale, on a eu l'espèce de résumé alphabétique, concernant uniquement des figures, de Fontanier. Ensuite, et jusqu'à la fin du siècle, se sont succédé divers ouvrages plus globaux, dont certains ont eu des tirages énormes. On rappellera par exemple celui de Crevier, ou celui de Carpentier, ou celui de Le Clerc (plus de dix éditions en vingt-cinq ans). Et ce n'est qu'à partir du début du *xx^e* siècle que la rhétorique, comme discipline, cesse d'être officiellement et systématiquement enseignée dans les lycées : la classe de *rhétorique* devient la *première*. Est-ce à dire que la matière est morte ? Le discours officiel anti-rhétorique de l'enseignement, qui remonte, on l'a vu, à une vieille ruse interne à la rhétorique, n'empêche pas la survie, et même l'éclosion et l'éclat, d'une culture très élaborée des traditions rhétoriques dans la pratique des cours de français dispensés dans les classes préparatoires littéraires, de plus en plus nombreuses jusqu'au *xxi^e* siècle, et au code d'analyse et d'exposé si rigoureusement typé. On peut penser également que la rhétorique anime et insuffle l'ensemble des préparations aux concours de recrutements de tous les niveaux des filières ou des institutions sous leur aspect littéraire. Et ce n'est pas le *xx^e* siècle, témoin des plus vastes et des plus massives manipulations verbales que les peuples aient jamais connues, dans les domaines idéologique, politique ou commercial, qui pourrait passer pour étranger à l'usage, à l'importance, ou à l'efficacité des techniques rhétoriques. Nous sommes donc pour longtemps à l'intérieur de cet empire.

La rhétorique et la culture aujourd'hui

Dira-t-on qu'il y a des périodes, dans l'histoire humaine, qui voient des situations socio-politiques plus ou moins favorables, en plus ou moins grande affinité, relativement à l'activité rhétorique ? Sans doute les sociétés démocratiques sont-elles plus naturellement concernées par le développement de tous les exercices rhétoriques, dans l'action politique : on fait partout des discours, qui ont des enjeux réels. Dans les milieux plus dictatoriaux, on songerait à un déclin de la rhétorique : mais, dans les pays de culture, la dictature s'assortit nécessairement d'un discours officiel et univoque bâti sur des procédés rhétoriques. En outre, il y a toujours une rhétorique

privée de la séduction ; une rhétorique du barreau, inextinguible et absolument rémanente, qui peut justement être conduite à user du maximum de ruses selon les circonstances extérieures ; une rhétorique de la chaire, à plus ou moins haut régime selon les époques et les pays (les très grands prédicateurs se succèdent encore de nos jours à Notre-Dame de Paris ; et le renouveau des fondamentalismes a rappelé la force de l'éloquence musulmane) ; une rhétorique syndicale ; une omni-présente et toujours plus perfectionnée rhétorique commerciale (avec la publicité, et avec aussi les langages des techniques de ventes et des relations humaines).

On peut même se demander si la France ne fait pas partie des rares pays où l'on fait encore semblant de ne plus enseigner officiellement la rhétorique : on le fait partout dans les écoles spécialisées, publiques ou privées ; on le fait systématiquement et officiellement dans les grands pays avancés et efficaces comme les États-Unis, avec les innombrables cursus de *speech and debate*.

Quoi qu'il en soit de cette bizarrerie, de cet arriérisme, ou de cette hypocrisie hexagonale (qui entraîne d'ailleurs à mépriser la plus grande partie du peuple), les intellectuels et les chercheurs, eux, ont compris depuis longtemps, même dans le monde francophone, l'importance et les enjeux de la rhétorique : de nombreux travaux sont consacrés à son étude.

Comment étudie-t-on la rhétorique aujourd'hui ? On peut envisager des secteurs culturels : par exemple, examiner la rhétorique des jésuites, ou des oratoriens, ou des syndicalistes, ou des publicitaires, ou des motions de congrès politiques, dans telle période dans tel milieu. On peut examiner les principes fondamentaux de la ou d'une rhétorique générale, comme le fait le groupe liégeois μ . On peut s'attacher plus précisément à la rhétorique des figures, comme l'a fait A. Henry (on trouvera dans la *bibliographie* ci-après les indications utiles). On peut considérer les rapports entre la rhétorique et la littérature, comme le fait A. Kibédi Varga. On peut procéder à l'investigation des anciens traités de rhétorique, en liaison avec la culture éducative et avec l'histoire de l'enseignement du français, dans l'esprit des travaux de J.-Ph. Saint-Gérard. On peut analyser la rhétorique du point de vue des sciences du langage, et particulièrement en relation avec les questions de pragmatique de l'argumentation, comme O. Ducrot ou Chr. Plantin. On peut construire, maintenant, une monumentale histoire des théories rhétoriques, comme on le fait autour de M. Fumaroli. Des numéros entiers de revues scientifiques sont dévolus à des panoramas d'ensemble ou à des aspects déterminés de la discipline, chaque fois passés au crible des diverses approches de la linguistique actuelle (on en a indiqué quelques-uns dans la *bibliographie*). La rhétorique, en tout cas, est certainement redevenue un objet de

science. Et il y a longtemps qu'elle l'est restée dans les univers anglo-saxon et germanique (la *bibliographie* en donne quelques échantillons).

Mais il peut y avoir équivoque, c'est vrai, sur cette affirmation (au demeurant incontestable). Car toutes les recherches dont on vient de faire état, plutôt sous la forme des grands axes majeurs de celles-ci, visent moins à apprendre la rhétorique comme moyen, qu'à en faire un objet d'étude scientifique purement spéculative. Les deux attitudes ne sont cependant pas si opposées qu'il semblerait à première vue. Cet objet de science renouvelée, on l'a dit, ressemble à un explosif : c'est un produit à la fois délicat, puissant et dangereux. Le bien connaître, en tout état de cause, c'est pouvoir s'en servir. Cela étant, on admettra volontiers que l'approche traditionnelle et générale de la rhétorique est animée d'un esprit beaucoup plus utilitaire : il s'agit de la connaître effectivement comme moyen, c'est-à-dire ouvertement pour pouvoir s'en servir. La connaissance de la rhétorique, sa maîtrise, passe par son apprentissage. Il faut insister sur le rôle essentiel, central, dans tous les traités de rhétorique, tout au long de l'histoire de notre culture, des techniques d'acquisition des mécanismes correspondant à toutes les parties de cet art. La rhétorique, aussi, est une praxis ; c'est d'ailleurs sa condition et sa force. Hors de l'exercice, constamment répété, intensément pratiqué, toujours varié et repris, point de salut. Ce n'est ni un hasard ni une faiblesse qu'il y ait tant d'exercices, de tous niveaux et de toutes finalités, dans les traités qui nous ont été transmis depuis l'Antiquité jusqu'aux Temps Modernes, à travers le Moyen Âge. Ces exercices couvrent la totalité des fonctions, des rôles, et des composantes de l'activité oratoire (depuis la façon de faire une introduction ou la manière de présenter un argument, à l'art de tenir sa main ou de poser sa voix), et correspondent également à la totalité des situations sociales auxquelles on peut se trouver confronté, au fur et à mesure de l'évolution de l'histoire. Et cette masse pédagogique, dont la teneur et le détail constituent la base et l'essentiel de l'enseignement rhétorique, apparaît en parfaite concordance, qualitative et quantitative, avec l'ensemble des techniques et des méthodes pratiquées aujourd'hui dans les formations les plus performantes des filières d'information et communication, de moyens de manipulation par les discours, ou de *speech and debate*. On voit l'utilité de ce savoir-faire, indispensable outil dans les relations sociales. Ajoutons que la spécificité de l'apport contemporain, à savoir l'appui sur les connaissances psychologiques, n'existe même pas : depuis toujours, la rhétorique a intégré à l'intérieur de son propre corps de concepts, comme composante à part entière, le champ entier des caractères, des mœurs et des passions, des sentiments, dont Aristote traite amplement et systématiquement dans sa *Rhétorique* : c'est surprenant pour les esprits incultes, c'est

simplement en avance de deux mille quatre cents ans. Pour ne pas rester, ou ne pas devenir, pure acrobatie factice parmi les ombres ou dans la poussière, la rhétorique doit donc concrètement se vivre.

Quels sont les enjeux de la rhétorique aujourd'hui ? On rappellera d'abord, évidemment, sa portée décisive et redoutable pour tout ce qui concerne l'argumentation. À cet égard, on exploitera particulièrement les recherches de G. Vignaux, qui non seulement intègre les dynamismes rhétoriques à l'intérieur des procédures générales de l'argumentation, mais les relie également aux processus plus fondamentaux des mécanismes neuro-psychiques d'acquisition des connaissances. On se retrouve ainsi au carrefour des travaux sur la logique et sur les sciences cognitives. Reprécisons à ce propos que, déjà pour Aristote, les techniques de raisonnement de la rhétorique, qui reposent sur celles de la dialectique, obéissent à un type de logique qui n'équivaut pas à celle du raisonnement scientifique. Mais il s'agit de modèles de pensée rigoureusement déterminés, capables à la fois de gérer et d'expliquer les principaux types d'actions et de relations sociales.

Un deuxième aspect important de la rhétorique apparaît dans la considération du vraisemblable. Cela veut dire, à première vue très sommaire, à la fois ce qui est effectivement vraisemblable, par opposition à ce qui ne l'est pas : l'inacceptable, le merveilleux, l'irrationnel, le monstrueux, le condamnable, le faux ; et ce qui n'est que vraisemblable, par opposition à ce qui est davantage : le certain, le vrai, le scientifique, le parfait. Le domaine, on le voit, joue sur plusieurs registres : intellectuel et logique, moral, social. C'est l'aspect intellectuel et logique qui est premier, du moins chez le plus profond et le plus systématique des théoriciens, Aristote, qui englobe l'analyse rhétorique dans une réflexion philosophique et épistémologique beaucoup plus large. La spécificité, la limite et aussi la force de la rhétorique viennent donc de sa logique relative, ou de son relativisme logique, qui n'exclut évidemment pas son extrême rigueur interne. Elle est fondée sur des raisonnements dont la base et les principes ont pour propriété d'être généralement et communément acceptables parmi les hommes civilisés, ni plus ni moins. Toute la théorie des *lieux*, la topique, est contenue dans cette proposition. Le transfert dans le domaine moral est facile, de même, plus globalement, dans celui de l'anthropologie sociale : on retrouve là le dynamisme qui fonde le monde des valeurs reconnues comme communes et comme constitutives d'une culture. L'impact dans le domaine de l'art, sur lequel on va revenir, est aussi manifeste. Il faut bien comprendre combien cette dimension du vraisemblable engage la question de l'acceptable et de l'inacceptable, c'est-à-dire celle de la mesure, ou de l'ordre, qui définit l'efficacité de l'action interactive entre les individus et entre les groupes sociaux. La rhétorique a donc aussi une valeur sociologique, relativement à l'outil

de communication et de pression par excellence qu'est l'exercice de la parole vivante, dont la manifestation signe en même temps les contours et les figures du monde ainsi construit par la communauté linguistique.

On en arrive de la sorte aux rapports avec la littérature, ou plus exactement aux rapports entre la rhétorique et le littéraire. Plusieurs remarques sont à faire à ce sujet. Du point de vue historique, en rhétorique prescriptive, on admettra que la relation est simple : les rhétoriciens jugent la littérature au nom d'une quasi-divinisation du vraisemblable, assimilé à la raison ou au bon goût. Cette police esthétique voit sa montée en puissance à la moitié du *xvii*^e siècle, règne durant tout le *xviii*^e, et fera sentir ses relents, en tout cas dans l'enseignement, jusqu'à la moitié du *xx*^e. Théoriquement, il est facile de comprendre l'émergence du littéraire sur fond de rhétorique, en admettant qu'il puisse y avoir autonomisation progressive de certaines parties du *discours* : la plus naturellement exposée à ce genre de sort est évidemment la *narration*, qui avec ses composantes de récit et de description peut aisément s'émanciper et jouer un rôle à finalité propre. Cette finalité propre s'extrait de la pragmatique argumentative, se déconnecte du but de persuasion ou de manipulation, pour ne plus viser que le plaisir. Plaire, justement, on le sait, constitue l'un des axes majeurs de l'activité rhétorique. Il est tentant de passer du techniquement parfait au purement beau, en privilégiant, en sélectionnant l'effet de charme et de fascination, devenu sa propre fin, sa vraie mesure, son authentique valeur. Comme d'autre part l'art verbal, plus directement encore que tous les autres arts, véhicule et exprime forcément une vision du monde, à travers des systèmes stylistiques et dans les traits d'une esthétique, il partage aussi nécessairement avec l'univers rhétorique la problématique du vraisemblable et de l'acceptable, ou de leur contraire (ce qui permet de penser la dialectique de la reproduction ou de l'imitation et de la modernité ou de la rupture). C'est toute la question du public et de la réception qui est ainsi engagée. On ajoutera que certaines œuvres littéraires (comme par exemple au théâtre) mettent explicitement en jeu des procédures rhétoriques d'argumentation ou de développement ; et l'arsenal des procédures de production du discours, des procédés figurés, fait partie intégrante de n'importe quelle création verbale. Enfin, tout cela ne veut pas dire que l'ensemble des textes littéraires, la littérature, le discours littéraire, ne cherche pas en outre à convaincre par la séduction : le charme *doit* opérer, ou l'objet littéraire est mort. On ne saurait échapper à l'enjeu rhétorique.

Le paramètre rhétorique sur lequel il peut n'être pas inutile de conclure ce rapide parcours se dévoile finalement sous les traits des exigences d'adaptabilité et de variabilité. Ce sont là des concepts à

fortes connotations sociales : la rhétorique est un comportement verbal, dont le moteur est animé de ces deux forces fondamentales. L'adaptabilité se fait au public, à l'objet, aux circonstances, au but, à soi-même ; la variabilité se module selon les goûts, les parties du propos, les matières, les styles, les tons. Ce double paramètre, à la fois langagier et sociologique, définit un mouvement, un devoir-être, une condition et sans doute un idéal dont l'appel sans cesse résonnant et jamais comblé détermine comme un sentiment, une motivation, un frémissement qui sont les signes de la parole en acte.

Le dictionnaire ici présenté donne essentiellement les bases d'une rhétorique classique, qui reposent sur la théorie d'Aristote et sur les développements de Quintilien. Pour certains points, on lira presque de l'Aristote ou du Quintilien traduits ou arrangés (Aristote d'après la version actuelle des « Belles Lettres », Quintilien d'après une traduction du XVIII^e siècle – ces passages sont imprimés en italiques) : il s'agit des articles qui traitent de concepts techniques spécialement envisagés selon les vues de ces auteurs (par exemple pour les *lieux*), qui ont donc paru les plus fiables, à quelques variantes expressives près, et qu'il a paru judicieux de ne pas manipuler. D'autre part, les travaux récents les plus utilisés, directement ou indirectement, sont ceux de J. Bompaire, d'A. Michel, de M. Fumaroli, de J. Lecoite, de M. Le Guern et de Fr. Douay. On a aussi essayé d'embrasser toute la production rhétorique depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours, tout en ayant conscience d'une vaste hétérogénéité conceptuelle, d'une pagaille innommable de nomenclatures, d'une grande inégalité des valeurs d'interprétation. On a cependant tenté de donner le maximum d'*entrées* raisonnablement trouvables (dans les articles, les termes en gras renvoient à d'autres articles du dictionnaire ; la liste de ces entrées figure à la suite de l'article). On a donc aussi le résultat d'une stratification culturelle ; chaque fois que cela a paru utile et intéressant, on a également proposé un éclairage intellectuel du concept, pour faire comprendre dans quel univers de pensée il se situe. Mais cet œcuménisme historique dans la collecte des termes, et donc aussi dans la compréhension qui en a été explicitée, n'a pas empêché un réel effort, apparemment contradictoire mais scientifiquement indispensable, pour mettre un peu d'ordre et de cohérence là où c'est possible : on l'a fait quand il s'agit des concepts fondamentaux qui mettent en jeu l'ensemble du dynamisme rhétorique, pour en faire apparaître le mouvement profond ; on l'a fait aussi (et cela relève davantage d'un coup de force, car il a fallu choisir, couper et décider) pour la forêt des *figures*, à propos de laquelle, à l'intérieur de la récapitulation cumulative de (presque) tous les termes traditionnels, on a fourni une explication et une interprétation théoriques, uniques et homogènes, à valeur simplificatrice et globalisante, qui reposent sur les travaux déjà publiés de G. Molinié. Pour tenir à la fois la quantité la plus nombreuse et la

plus complète possible, et la qualité d'usage et de pensée la plus éclairante possible, on ne s'est pas davantage privé des renvois et des doubles entrées, ce qui permet de balayer large et de baliser précis.

Chacun devrait ainsi pouvoir disposer d'un outil d'information et d'action commode et pratique, qui fonctionne lui-même comme un mécanisme à géométrie variable. La rhétorique pour tous, c'est l'idéal de la culture.

TABLEAUX SYNOPTIQUES

T. n° 1 LES FINS DE LA RHÉTORIQUE

La rhétorique commande l'ART ORATOIRE, qui produit l'ÉLOQUENCE

BUT :	MOYENS :	RESSORTS :
<i>PERSUADER</i>	<i>PLAIRE TOUCHER INSTRUIRE</i>	<i>VARIATION CONVENANCE RAILLERIE PREUVES</i>

T. n° 2 LES TROIS GRANDS GENRES D'ÉLOQUENCE

Le DÉLIBÉRATIF	Le DÉMONSTRATIF épidictique-apparat- panégyrique éloge et blâme	Le JUDICIAIRE
sur l'opportun et l'inopportun	l'honorable et le laid le bien et le mal	sur le vrai et le faux
<i>lieu</i> essentiel : le BONHEUR	<i>lieu</i> essentiel : la VERTU	<i>lieu</i> essentiel : le PLAISIR

T. n° 3 LES NIVEAUX ET LES GENRES DE STYLE

NIVEAUX	populaire	asian	GENRES
	relâché	attique	
simple	bas-humble	rhodien	
	familier	bref-laconique	
	moyen-médiocre	noble	
	élevé	soutenu	
	sublime	fleuri	
		grand style	

T. n° 4 LES CINQ PARTIES DE L'ART ORATOIRE

INVENTION
ÉLOCUTION (avec la COMPOSITION)
DISPOSITION (avec la PROPOSITION et la DIVISION)
MÉMOIRE
ACTION (avec la PRONONCIATION)

T. n° 5 LES PARTIES DU DISCOURS

EXORDE	place variable :	PROPOSITION
NARRATION		PREUVES
CONFIRMATION		ALTERCATION
RÉFUTATION		DIGRESSION
PÉRORAISON		

T. n° 6 LES QUALITÉS DU STYLE : LES VERTUS

DEUX QUALITÉS MAJEURES : LA CLARTÉ ET LES ORNEMENTS

ABONDANCE	JE NE SAIS QUOI
BRIÈVETÉ	NATUREL
CONVENANT	PLAISANT
CORRECTION ou PURETÉ	PLÉNITUDE
DIGNITÉ	POLI
ÉLÉGANCE	PROPRIÉTÉ
EMPHASE	SEL
ÉNERGIE	URBANITÉ
ENJOUEMENT	VARIÉTÉ
ÉVIDENCE ou ÉNARGÉIA	VÉHÉMENTCE
GRAVE	VÉNUSTÉ
INGÉNIOSITÉ	

T. n° 7 LES VICES DU STYLE

AFFECTÉ	LANGUISSANT
CACOPHONIE	OBSCÈNE
CORROMPU	OBSCURITÉ
ENFLURE	RELÂCHÉ
ÉQUIVOQUE	SÉCHERESSE
FROIDEUR	VIDE
GALIMATIAS	VULGAIRE

T. n° 8 LES PREUVES - L'ARGUMENTATION

I. EXTRA-TECHNIQUES

- CONVENTIONS ENTRE PARTIES
- JUGEMENTS ANTÉRIEURS
- LOIS
- OPINIONS (RENOMMÉE-BRUIITS)
- DÉCLARATIONS SOUS LA TORTURE
- TÉMOIGNAGES
- SERMENT

II. TECHNIQUES (ARTIFICIELLES)

- AUTORITÉ DE CELUI QUI PARLE
- MŒURS-CARACTÈRE [voir tableau 9]
- PASSIONS [voir tableau 10]
- SIGNES ou INDICES
- ARGUMENTS DÉMONSTRATIFS :
 - ENTHYMÈME (raisonnement déductif appuyé sur la considération du vraisemblable)
 - et ÉPICHÉRÈME [voir tableau 11]
 - EXEMPLE (raisonnement inductif)

T. n° 9	LES LIEUX ÉTHIQUES
	TOPIQUE DES ARGUMENTS QUI ONT TRAIT AUX MŒURS, AUX CARACTÈRES
	JEUNESSE VIEILLESSE ÂGE MÛR NOBLESSE RICHESSE POUVOIR CHANCE

T. n° 10	LES LIEUX PATHÉTIQUES
	TOPIQUE DES ARGUMENTS QUI ONT TRAIT AUX PASSIONS, AUX SENTIMENTS
	COLÈRE DOUCEUR AMITIÉ HAINE CRAINTE CONFIANCE HONTE-SENTIMENT DE L'HONNEUR OBLIGEANCE PITIÉ INDIGNATION ENVIE ÉMULATION

T. n° 11	TOPIQUE GÉNÉRALE
	LES LIEUX COMMUNS DU RAISONNEMENT ARGUMENTATIF POSSIBILITÉ-IMPOSSIBILITÉ FAIT EXISTANT-INEXISTANT PLUS ET MOINS
	LES LIEUX DE L'ENTHYMÈME CONTRAIRES SEMBLABLES DÉRIVÉS RÉCIPROQUES TEMPS PAROLES RETOURNÉES CONTRE L'ADVERSAIRE DÉFINITION DIFFÉRENTS SENS DIVISION INDUCTION JUGEMENT ANTÉRIEUR PARTIES CONSÉCUTION CONSÉCUTION DES CONTRAIRES ANTITHÉTIQUES PARADOXE ET CONTRARIÉTÉ ENTRE PAROLE ET DÉSIR RAPPORTS PROPORTIONNELS ANTÉCÉDENT ET CONSÉQUENT PRÉFÉRENCE ET CHANGEMENT FINS MOTIFS IMPROBABLE SÉPARATION DES POINTS DE DÉSACCORD MALENTENDU CAUSE ÉVENTUALITÉ D'UNE ACTION PLUS INTÉRESSANTE RAPPROCHEMENT DES CONTRAIRES ERREURS COMMISES ÉTYMOLOGIE
	LES LIEUX DES PARALOGISMES (= FAUX ENTHYMÈMES) SUR L'EXPRESSION : HOMONYMES ENTHYMÈME TRONQUÉ SUR LE RAISONNEMENT : RÉUNION-SÉPARATION EXAGÉRATION INDICE ACCIDENT CONSÉCUTION CONFUSION TEMPORALITÉ/CAUSALITÉ OMISSION DE DEUX DÉTERMINATIONS CATÉGORIQUES : LE QUAND ET LE COMMENT ABSOLU/PARTICULIER

T. n° 12 LES LIEUX DU DISCOURS :
FIGURES MACROSTRUCTURALES DE SECOND NIVEAU

ADYNATON
ANACÉPHALÉOSE
ANTÉOCCUPATION (avec PROLEPSE et HYPOBOLE)
ANTIPARASTASE
APODIOXE
APOLOGUE (FABLE-EXEMPLE)
AUTOCATÉGORÈME (CHLEUASME-PROSPOIÈSE)
AUXÈSE
COMINATION
COMMUNICATION
CONCESSION (ÉPITROPE)
DÉPRÉCATION
DESCRIPTION – PORTRAIT
– TABLEAU
– ECPHRASIS
– CHRONOGRAPHIE
– TOPOGRAPHIE
– ÉTHOPÉE
– PROSOPOGRAPHIE
DESCRIPTION NÉGATIVE
DIALOGISME
DIGRESSION
DUBITATION
EXTÉNUATION
IMPRÉCATION
MÉTASTASE (ÉTIOLOGIE)
PALINODIE
PARABOLE
PARALLÈLE
PAROMOLOGIE
PARYPONOÏAN
RÉCAPITULATION
RÉJECTION
SYNCHORÈSE
TAPINOSE

T. n° 13 LES FIGURES MACROSTRUCTURALES

ALLÉGORIE
ALLOUCTION – APOSTROPHE
– EXCLAMATION
– INTERROGATION
ALLUSION
AMPLIFICATION
ANTÉSAGOGUE
ANTICLIMAX
ANTITHÈSE
ASTÉISME
ATTÉNUATION
CHUTE
CIRCONLOCUTION
CONGLOBATION
DIASYRME
ÉPANORTHOSE
ÉPIPHONÈME
ÉPIPHRASE
EUPHÉMISME
EXPOLITION (POLYONYMIE)
GRADATION (avec CLIMAX)
HYPERBOLE
HYPCORISME
HYPOTYPOSE (EFFICTION)
IRONIE
LITOTE
NOÈME
PARADIASTOLE
PARADOXE
PARAPHRASE
PÉRIPHRASE
PERSONNIFICATION
POINTE
PRÉTÉRITION (PARALIPSE)
PROSOPOPÉE
PROVERBE
SENTENCE
SERMOCINATION
SPÉCIFICATION (ANNOTATION)
SYMBOLE
TAUTOLOGIE

T. n° 14 LES FIGURES MICROSTRUCTURALES

[certains noms apparaissent dans plusieurs sous-rubriques : ce sont des

jouant sur le matériel sonore (élocution)		tenant à
RÉPÉTITION :	GÉNÉRALES	CARACTÉRISATION NON PERTINENTE :
ANADIPLOSE	ANAGRAMME	ALLIANCE DE MOTS
ANANTAPODOTE	ANNOMINATION	GENRE
ANAPHORE	ANTIMÉTABOLE	(SYLLEPSE DU →)
ANTANACLASE	CONCATÉNATION	HYPALLAGE
ANTÉPIPHORE	ÉPITROCHASME	OXYMORE
BATTOLOGIE	ÉTYMOLOGIQUE	PLÉONASME
COMPLEXION	(FIGURE →)	et PÉRISSOLOGIE
CONDUPLICATION	EXPLÉTION	ZEUGMA
(ÉPIZEUXE)	GENRE	
FIGURE DÉRIVATIVE	(SYLLEPSE DU →)	
DIAPHORE	MÉTAPLASME	
ÉPANADIPLOSE	PARAGRAMME	
ÉPANALEPSE	TMÈSE	
ÉPANAPHORE	TRADUCTION	
ÉPANODE		
ÉPIPHORE		
GÉMINATION		
HOMÉOPTOTE		
HOMÉOTÉLEUTE		
PARONOMASE		
et MÉTAGRAMME		
PALILLOGIE		
POLYPTOTE		
SYMPLOQUE		
TAUTOGRAMME		

figures complexes ; l'essentiel est justement leur nature microstructurale]

l'agencement syntaxique (construction)	trope
GÉNÉRALES	CATACHRÈSE
ANACOLUTHE	ANNOMINATION
ANASTROPHE	ÉTYMOLOGIQUE
ANTHORISME	(FIGURE →)
ANTIMÉTABOLE	ANTIPHRASE
APOSIOPE et RÉTICENCE	MÉTAPHORE
ASYNDÈTE	MÉTONYMIE
ATTELAGE	– SYNECDOQUE
CHIASME	– ANTONOMASE
CLICHÉ (voir trope)	– PRONOMINATION
COMPARAISON (voir métaphore)	– MÉTALEPSE
COMPLEXION	SYLLEPSE
CONCATÉNATION	
CORRECTION	
DIATYPOSE	
DISJONCTION	
ELLIPSE	
ÉNALLAGE	
ÉPANADIPLOSE	
ÉPANODE	
ÉPITHÉTISME	
ÉPITROCHASME	
EXPLÉTION	
HENDIADYN	
HOMÉOPTOTE	
HYPERBATE	
HYPOZEUXE	
IMPLICATION	
MÉTABOLE	
PAREMBOLE	
POLYSYNDÈTE	
RÉGRESSION	
RÉVERSION	
SIMILITUDE (ANALOGIE)	
(voir métaphore)	
SUSPENSION	
SYMPLOQUE	
SYNCHYSE	
TRADUCTION	
TRAJECTION	